

Nous n'avons pas été dignes de Salman Rushdie

par

Sylvain Fort

Mezetulle, 25 août 2022

URL : <https://www.mezetulle.fr/nous-navons-pas-ete-dignes-de-salman-rushdie-par-sylvain-fort/>

Publié le 14 août dans la revue La Règle du jeu¹, ce superbe texte de Sylvain Fort², à la suite de l'attentat contre Salman Rushdie, remet les choses en place et nous appelle à nous relever, à reprendre un peu de dignité et de grandeur. En l'occurrence, l'étroitesse de la « défense de la liberté d'expression » a quelque chose de confortable : non seulement elle permet de s'indigner à peu de frais, mais surtout, et c'est là le point principal, celui qu'engage l'idée même de littérature, elle s'épargne l'effort de la pensée. Or « il s'agit, en Salman Rushdie [...] d'intimider quiconque prendra la plume même sans aucune intention blasphématoire, même sans avoir aucunement la controverse en tête, mais simplement le désir de dire et de raconter ce vers quoi son inspiration le porte. »

Mezetulle remercie l'auteur et la rédaction de *La Règle du jeu* pour l'autorisation de reprise de cet article.

En cet été 2022, les vastes incendies qui ravagent les forêts françaises nous offrent la triste occasion de réapprendre ce que les sapeurs-pompiers nomment un feu de tourbe. Apparemment éteint en surface, le feu de tourbe se propage souterrainement en consommant les couches profondes de feuillages en décomposition, pour resurgir parfois plus de cent mètres plus loin et embraser comme par surprise, des jours, des semaines, des mois plus tard, d'autres lieux

jusque-là préservés. Telle est la fatwâ lancée contre Salman Rushdie : un incendie destructeur dont la résipiscence apparente aura brûlé le sol en profondeur, jusqu'à ce funeste 12 août 2022, à New York.

Parce qu'il avait mis tout son courage à reconquérir un semblant de normalité, et à rester l'écrivain qu'il avait tant aspiré à devenir, Salman Rushdie aura pu croire que la violence s'était calmée, que le pire n'arriverait plus. Je ne crois pas qu'il se soit trompé. Je ne crois pas qu'il ait donné dans le déni. Tenir à distance la fatwâ, poursuivre son œuvre, vivre : telle est l'expression la plus haute de son combat contre la terreur et la mort, et telle est sa suprême élégance. Telle aura été, aussi, sa victoire. Car plus personne avec le temps ne s'est avisé, comme trop d'intellectuels et de politiques occidentaux, de voir en lui un opportuniste ou un pyromane : son statut de symbole de la lutte contre l'obscurantisme islamiste et contre le fanatisme religieux lui était acquis, pour ainsi dire unanimement chez les gens dotés de conscience.

Ce que nous ne mesurons pas, c'est que le feu gagnait. C'est que l'étincelle semée voici trente-trois ans dans les esprits, prospérait de proche en proche, jusque dans la cervelle de jeunes gens qui de Rushdie n'avaient pas lu une ligne, et qui n'avaient pas même eu à vivre sous le régime des mollahs.

Cette fatwâ qui fut en 1989 un geste politique lancé par un ayatollah moribond pour recoller les morceaux d'un islam désuni est devenue en 2022 un fait culturel voire civilisationnel rassemblant par-delà les frontières tous les

tenants d'un islam devenu identitaire voire terroriste. Rushdie est resté Rushdie. Sa grandeur aura été de survivre à tout cela et de persévérer dans sa vocation et dans son être. Mais la fatwâ qui le visait a changé de face. Elle n'est plus seulement l'expression d'une intolérance bigote dont déjà en 1989 la doctrine était formée, mais le signe de reconnaissance de millions d'âmes perdues qui partout et pour tout cherchent vengeance, sang, boucs émissaires.

Alors que Rushdie ne cédait pas un pouce de terrain pendant les trente-trois années écoulées, nos sociétés, par pans entiers, capitulaient devant l'inadmissible. C'est-à-dire devant les prédicateurs de haine, les prédateurs de la terreur, les doctrinaires de la foi qui, jour après jour, imposaient à notre laïcité française ou à un certain équilibre social le venin de leurs exigences indues et le trouble jeu victimaire ralliant à eux les complaisants et les carriéristes qui flairaient là un fonds de commerce, et trouvèrent juste de brandir comme des étendards révolutionnaires des linceuls tachés de sang.

Il faut bien le dire : nous n'avons pas été dignes du combat de Salman Rushdie. Nous n'avons pas tout compris de ce combat. Nous n'avons pas saisi qu'il ne serait jamais terminé. Nous n'avons pas mesuré son ampleur ni sa nécessité. Je le dis posément, excluant absolument de ce triste constat les compagnons de route de l'écrivain qui n'ont jamais cessé de se tenir à ses côtés, et de clamer dans le désert.

Le désert, en vérité, a crû. J'en veux pour preuve les messages de soutien adressés à l'écrivain par toutes sortes de personnalités bien intentionnées. Je ne parle même pas

de ceux qui n'ont pas su nommer l'islamisme comme cause première du geste assassin, ni de ceux qui ont cru approprié de parler des *Versets sataniques* comme d'un livre « controversé » (sic). Peu importe ces amoureux du pire. Non, je parle de ceux qui ont pris position au nom de la « liberté d'expression », de tous ceux qui ont vu dans la tentative d'assassinat de Salman Rushdie une réédition glaçante de l'attentat de *Charlie-Hebdo*.

Or, il faut quand même le dire, ce n'est pas du tout de liberté d'expression qu'il s'agit là.

Cela supposerait que Rushdie se serait aventuré à tenir sur l'islam des propos injurieux, mensongers, ou même simplement ironiques : alors oui ce serait sa parfaite liberté et c'est au nom de la liberté d'expression qu'il faudrait le défendre.

En vérité, *Les Versets sataniques* ne sont ni injurieux, ni mensongers, ni ironiques. C'est un roman tout enveloppé de fiction, de songeries, de divagations méditatives. C'est une œuvre littéraire de plein droit, recourant aux légendes et aux textes sacrés pour promener sur la croyance des hommes un regard singulier, dans une langue lyrique, chargée de poésie presque naïve, démarquée entre autres des épopées indiennes. On n'y aperçoit rien qui doive s'abriter derrière la défense de la liberté d'expression pour éviter les bigots et les dogmatiques. La liberté du conte et la poésie du mythe ne devraient pas avoir à rendre compte devant une chambre de justice. Or, un peu lourdement, c'est quand même sous ce régime qu'avec les meilleures intentions du

monde, nous plaçons Salman Rushdie et son œuvre. Autrement dit, nous plaçons le meilleur de la littérature sous l'ombrelle plus ou moins rassurante d'un article de loi et sous le ressort des tribunaux.

C'est bien là que nous ne sommes pas dignes de Rushdie : nous ne l'avons pas assez lu. Nous n'avons peut-être pas pris la peine de dire aux fanatiques : non seulement nous protégeons la liberté d'expression lorsqu'elle semble s'en prendre aux religions, non seulement nous reconnaissons un droit au blasphème, mais, a fortiori, nous reconnaissons une liberté de création, une liberté d'invention, une liberté d'imagination qui sont l'ordre supérieur de la vie de l'esprit ; qui ne sont pas seulement ce que nous brandissons devant les abus des doctrinaires, mais sont la sève même de notre civilisation et de notre être. Et nous ne voulons pas avoir à demander pardon ou convoquer un avocat à chaque fois que cette imagination, cette fantaisie, cette poésie prennent leur envol. Car c'est bien cela qu'il s'agit, en Salman Rushdie, d'atteindre : il s'agit d'intimider quiconque prendra la plume même sans aucune intention blasphématoire, même sans avoir aucunement la controverse en tête, mais simplement le désir de dire et de raconter ce vers quoi son inspiration le porte.

Nous n'avons pas été dignes de Salman Rushdie parce qu'au fond depuis trente-trois ans le règne de cette simple liberté de raconter s'est considérablement restreint sous l'effet de mises en cause religieuses, simili-religieuses, idéologiques. Qu'aujourd'hui les bibliothèques d'universités anglaises ou américaines retirent de leurs programmes et de leurs rayonnages des livres supposés heurter la sensibilité de tel

ou tel groupe atteste que le règne de la terreur n'a fait que grandir, sans qu'il soit besoin pour cela de convoquer les mollahs.

Le feu de tourbe qui a frappé Salman Rushdie le 12 août est frère de ce feu des autodafés qui reprennent jusqu'en Europe.

N'est-il pas alors temps de sortir de cette torpeur et de cette complaisance ? N'est-il pas temps de retrouver ce qui nous fait vraiment et nous permet d'échapper à cette espèce de terreur dont nous faisons nous-mêmes, par paresse, croître la puissance ?

Pour cela, il faudrait que nos sociétés percluses de technologies et de pacotille médiatique retrouvent le chemin des livres : ceux qu'on lit seul, à part, dans le simple dialogue entre sa conscience et l'esprit de l'auteur. Ceux qui parlent aussi des autres livres, de l'ensemble de ces livres parvenus jusqu'à nous et qui ont forgé notre regard. Tout cela dans la gratuité pure de l'imagination. C'est ce qu'a fait Rushdie avec son merveilleux *Quichotte*, repassant à son propre tamis le roman de Cervantès, enrichi des alluvions de Borges, Aragon, Bellow, Nabokov... ***Lire, lire encore pour échapper au tourment des terreurs faciles et de la peur-réflexe.***

Et puis, ne pas réduire l'insolence ni l'audace au courage du blasphème. L'obscurantisme religieux et le fanatisme sont les cibles de choix des consciences libres. Il faut que la critique la plus verte reste possible. Mais tant d'autres sujets mériteraient la même dose de sel sur la plaie : la comédie politique, les conventions médiocres du monde

économique, les nouvelles modes du prêt-à-penser... De cela, Rushdie nous a livré plus d'une fois la clef, *faisant le choix de l'humour et du rire face aux puissances sombres qui tentaient d'avoir raison de lui.*

Une des manifestations les plus hilarantes de cette liberté du courage, de cette insolence parfaite, n'est peut-être pas dans ses livres, mais dans une série où, le temps d'un épisode, il joue son propre rôle. La série écrite et jouée par l'inénarrable Larry David s'intitule *Curb your enthusiasm*, et fut diffusée par HBO. La saison 9 tourne autour d'un projet de comédie musicale de Larry David intitulé : *Fatwâ*. L'intrigue reprend l'affaire Rushdie pour en faire un « musical » de Broadway. F. Murray Abraham chante et joue l'ayatollah Khomeiny et Lin-Manuel Miranda incarne Rushdie.

Évidemment, cette riche idée vaut à Larry David d'être à son tour frappé par une fatwâ. Réfugié dans un hôtel, grimé, il se décide à prendre conseil auprès d'un écrivain qui est passé par là : Salman Rushdie. C'est alors que Rushdie lui enseigne une vertu méconnue de la fatwa : cela fait de vous un homme dangereux, très attirant pour les femmes. Il faut bien dire, dit Rushdie avec le plus grand sérieux, que rien n'est meilleur que le « fatwâ sex » ! Est-ce blasphématoire cela ? Non, c'est simplement d'une folle insolence, d'un humour décapant, qui démystifie mieux que n'importe quel traité philosophique. La leçon vient de Salman Rushdie, qui ajoute à propos de sa fatwa à lui : « *it's here, but fuck it* » (c'est là, mais on s'en fout). Et c'est bien cela le comble de la liberté : se donner le droit de vivre, rêver, parler, imaginer, faire l'amour, et donc, au fond, de se foutre des conventions et des postures qui emprisonnent les esprits.

Il n'y a aucun sens, même métaphorique, à assigner au geste purement nihiliste (et rémunéré : 4 millions de dollars !) perpétré contre Salman Rushdie. Puisse-t-il seulement nous rendre cette conscience que notre liberté n'est pas là pour toujours et que nous en faisons un usage par trop modeste. Qu'il importe d'en recouvrer l'insolence et la force. Que littérature n'est pas seulement une question d'« expression » mais est notre imprescriptible, notre transcendance, notre demeure, le lieu où nous inventons qui nous sommes. Que nous n'avons pas trouvé tellement mieux pour féconder les âmes que lire des livres et en écrire. Surtout s'ils sont de Salman Rushdie.

Notes

1- <https://laregledujeu.org/2022/08/14/38752/nous-navons-pas-ete-dignes-de-salman-rushdie/>

2 - Sylvain Fort est un essayiste, traducteur et critique musical français. Il a été conseiller auprès du président Emmanuel Macron de mai 2017 à septembre 2018, chargé des discours et de la mémoire, puis promu à la responsabilité du pôle communication de l'Élysée jusqu'en janvier 2019, où il démissionne de ses fonctions. Il est notamment l'auteur de *Odysséennes. Cinq femmes homériques* (Editions des Busclats, 2022).
